

Dédiée au Dr. P. St. Jean, Ottawa.

## "LA FILLE A BAPTISTE."

(CHANSONNETTE VILLAGEOISE.)

Paroles et musique de M. E. B. de St. Aubin. (\*)

### I.

Baptiste, mon voisin, a la plus belle fille  
De tout notre canton,  
Aussi, les amoureux, faut voir si ça fourmille  
Autour de la maison.  
Quant à Françoise, elle est sage  
Comme une grand'maman ;  
Personne, dans le village,  
Ne peut dire autrement.

### Refrain :

Quand vous rencontrez "La fille à Baptiste,"  
Jeunes amoureux au regard vainqueur,  
Soyez bien discrets,—(sur ce point j'insiste),—  
"La fille à Baptiste" a donné son cœur.

### II.

Vous désirez savoir quel amoureux Françoise  
Pour époux va choisir ?  
Serait-ce par hasard, le gros notaire Ambroise  
Qui voudrait l'enrichir ?  
A ce garçon rien ne manque  
Car, dans tous les pays,  
Les gens bien vus à la banque  
Font d'excellents maris.

Quand vous rencontrez "La fille à Baptiste,"  
Jeunes amoureux au regard vainqueur,  
Soyez bien discrets,—(sur ce point j'insiste),—  
"La fille à Baptiste" a donné son cœur.

### III.

Va-t-elle préférer s'unir en mariage  
Au docteur de l'endroit ?  
C'est un homme savant ! qui fait, dans le village,  
Son chemin vite et droit.  
Les médecins, les notaires,  
Même les avocats  
Font des maris exemplaires.....  
(On en a vu des cas.)

Quand vous rencontrez "La fille à Baptiste,"  
Jeunes amoureux au regard vainqueur,  
Soyez bien discrets,—(sur ce point j'insiste),—  
"La fille à Baptiste" a donné son cœur.

### IV.

Mais c'est un laboureur que Françoise, la belle,  
Epousera, dit-on.  
C'est un bon travailleur, un amoureux fidèle  
Et doux comme un mouton.  
A l'ami de son enfance  
En accordant sa main  
Françoise fait bien, je pense :  
La noce a lieu demain.

Quand vous rencontrez "La fille à Baptiste,"  
Jeunes amoureux au regard vainqueur,  
Soyez bien discrets,—(sur ce point j'insiste),—  
"La fille à Baptiste" a donné son cœur.

E. B. DE ST. A.

(\*) Auteur de : *L'Echo Média*,—*Près d'un Berceau*,—*Blanche et Séraphin*,—*Arthur et Marie*,—*Le Pont des Sapeurs*,—*Vir de bord*, mon ami Pierre, et plusieurs autres chansons et romances canadiennes, c'est-à-dire qui sont des peintures de mœurs canadiennes, et dont plusieurs sont déjà populaires. (Note de la Rédaction.)

## L'EXPÉDITION DU "POLARIS."

Nous avons dans notre dernier numéro une gravure ayant trait à cette fameuse expédition, nos lecteurs liront avec intérêt le récit émouvant de cette expédition :

Le 9 juin 1871 restera longtemps célèbre dans les annales maritimes de Washington. Après avoir solennellement reçu le drapeau étoilé que Kane avait déjà déployé sur les bords de la mer libre du pôle, le capitaine Hall, si populaire par la découverte des reliques du malheureux Franklin et de son équipage, partait pour une troisième campagne boréale. Ancien forgeron, puis journaliste, et enfin marin par enthousiasme pour la conquête du monde arctique, le capitaine Hall avait cette fois sous ses ordres un nombreux équipage et des savants d'élite, parmi lesquels un membre de l'université d'Heidelberg et un délégué de l'Observatoire national.

Le lieutenant Moreton était, avec le docteur Hayes, qu'il avait accompagné dans le fond du détroit de Smith, l'homme qui connaissait le mieux les mystérieux passages vers lesquels le *Polaris* faisait vapeur. Tout semblait avoir été prévu. Pour servir d'interprètes et d'auxiliaires, le capitaine Hall avait à son bord deux familles d'Esquimaux, parmi lesquelles celle de Hans, le guide célèbre du docteur Kane.

Le *Polaris* était doublé d'un bordage supplémentaire de planches de chêne et renforcé par de solides pièces de fer. On lui avait donné une puissante machine dont le foyer avait été disposé pour la combustion de l'huile de phoque, et un avant effilé comme le tranchant d'un rasoir, afin de déchirer la glace et de gagner le large avant que les glaçons ne se soient accumulés. On avait eu la précaution de donner au *Polaris* quatre grandes chaloupes et, pour les expéditions par traineau, un canot. Ce dernier fait avec de la toile à voile goudronnée et maintenue par une charpente en bois de fer, était une merveille de légèreté, car il ne pesait pas autant que deux hommes, quoique vingt personnes pussent s'y placer.

On n'a peut-être pas oublié les brillants débuts de l'expédition : la fête donnée à Terre-Neuve par le gouverneur lors du passage du *Polaris*, et la providentielle rencontre de l'expédition suédoise à Hosteinborg, port du Groënland occidental, où le *Polaris* fut de plus rejoint par un transport de la marine nationale lui apportant un complément de vivres et de provisions. Après avoir été en réserve dans l'île glacée de Disco, le *Polaris* disparut dans les profondeurs du détroit de Smith.

Les Suédois ne l'ont point trompé, le canal Kennedy, sur les bords duquel Kane, Hayes et Moreton se sont glissés en canot, est navigable ; mais la mer libre de Kane n'est qu'un vaste golfe qui s'enfonce profondément dans la côte du Groënland, beaucoup moins élevée que celle de la terre de Grinnel qui lui fait face du côté de l'Occident.

Le cap Union, vaste promontoire vers lequel se dirige le *Polaris*, domine cette étrange et merveilleuse contrée. Un peu avant d'arriver au 82° parallèle un autre détroit se présente, c'est celui de Robeson. Le capitaine Hall s'y engage hardiment. Mais après avoir navigué pendant quelques milles il se trouve arrêté par un cap groënlandais. En montant sur la hune, dans leur observatoire à la Scoresby, les vigies croient voir un nouveau bassin libre de glaces s'étendant à l'horizon nord-est. Mais le grand danger n'est pas de compromettre les succès hors ligne obtenus dans une première campagne et sans coup férir. Car le *Polaris* avait dépassé le 81° parallèle, où sont depuis plus d'un siècle les colonnes d'Hercule des explorateurs arctiques.

Le capitaine Hall recule donc en arrière d'un demi degré afin de trouver une crique favorable à l'hivernage. Mais à peine son navire est-il installé dans ce havre de grâce qu'il se lance de nouveau vers le nord avec la vraie *furia yankee*.

Il emporte son canot léger traîné par les équipages de chiens que Hans lui a vendus. Malheureusement au retour de cette campagne pénible le grand explorateur se sent malade. Il est frappé à mort ; quelques jours après, il ne reste de lui que sa gloire et un cadavre enfoui dans la neige, sous une croix de bois destinée à rester éternellement solitaire.

Certains journaux américains ne craignent point d'insinuer que cette catastrophe fut le résultat d'un crime. Le poison aurait abrégé les jours de ce martyr de la science, dont le nom brille désormais à côté de celui de Franklin.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse au moins téméraire, rien ne paraît avoir troublé l'hivernage 1871-1872. Les marins du *Polaris* ont éprouvé un froid tellement intense qu'ils s'amusaient à faire des balles avec le mercure gelé et à en percer des planches de deux pouces. Ils ont rencontré des traces d'indigènes qu'ils n'ont pu apercevoir ; ces inconnus appartiennent sans aucun doute aux tribus énigmatiques de l'extrême nord, que les Européens n'ont jamais entrevues, et sur le compte desquelles les Esquimaux débitent tant de fables et de récits évidemment mensongers.

Le réveil de la nature eut lieu au printemps de 1872 avec une énergie inouïe. Dès le mois de juin, le rivage était débarrassé des glaces, et une herbe abondante venait montrer que le Groënland sait mériter son nom de terre verte même sous ces latitudes si glacées. De ravissantes fleurs sauvages se montrèrent avec une grâce nouvelle et des parfums inaccoutumés. Des légions d'oiseaux ne tardèrent point à accourir des régions méridionales, et des troupeaux de bœufs musqués s'approchèrent sans défiance des Américains ; 60 ou 70 frappés par les chasseurs de l'expédition vinrent donner aux provisions dont elle disposait un renfort opportun.

Lorsque les glaces se rompirent au printemps de 1872, le *Polaris* sortit de son port d'hivernage pour continuer sa croisière. Mais après quelques jours d'efforts il fallut renoncer à s'engager dans le détroit de Robeson où règne un courant violent. On recueillit des pièces de bois, mystérieuses épaves d'un pays où les arbres ne poussent pas, et dans un tel état de décomposition qu'il était impossible de voir si elles avaient été taillées à coup de hache ou débitées avec une scie.

Les glaces se précipitèrent avec tant de force que, même en suivant leur mouvement vers le sud, le *Polaris* ne put éviter de se laisser bloquer. Pendant quelques jours le valeureux navire suivit la banquise dont il faisait partie. Mais en s'approchant du détroit de Smith, les glaces se resserrèrent et la pression exercée sur le navire devint épouvantable. Il faut avoir recouru à l'expédition désespérée des navigateurs en détresse et débarquer sur la glace les provisions afin de les sauver dans le cas où le navire serait englouti.

Pendant que la majeure partie de l'équipage se livre à cette opération, une violente tempête éclate. La glace est mise en pièces, les deux canots où l'on entasse les provisions s'en vont à la dérive de deux côtés différents, pendant que le *Polaris* est porté sur des îles rocheuses, arides et nues. Vainement les dix-neuf malheureux qui se pressent autour d'un des canots hissent le pavillon noir, le *Polaris* s'éloigne, laissant sur la banquise dix Européens, deux Esquimaux, deux femmes et cinq enfants.

Si nous voulions suivre nos confrères d'Amérique dans leurs suppositions, nous pourrions nous demander si cette séparation fut bien volontaire et si les quatorze marins du *Polaris*, n'ont point profité inhumainement du hasard de mer qui, les débarrassant de tant de bouches inutiles, augmentait leurs chances de succès dans la gigantesque entreprise qu'ils ont tentée.

Mais il nous reste trop de tragédies à dépeindre pour nous préoccuper de celles qui n'auraient lieu sans doute que dans notre cerveau.

Le premier acte des naufragés de la banquise est d'élire pour capitaine le jeune lieutenant Tyson, qui dans cette campagne faite sans navire montre toutes les qualités du marin le plus expérimenté.

Le premier haut fait, le plus nécessaire, est de se saisir du canot qui a échappé. Une fois ce canot et les provisions qu'il porte récupérés, les naufragés se dirigent vers le rivage, marchant très-lentement, car ils sont obligés de traîner les objets qui forment leur fortune, leur vie. Mais, à leur grande stupéfaction, ils s'aperçoivent que la banquise qui les porte s'ébranle. Elle s'est détachée du rivage et elle se met en marche vers le sud, où ils trouveront le soleil, mais où le soleil va la réduire en eau !

Malgré l'horreur d'une situation inouïe, ils ne perdent pas courage sur cette île flottante qui au départ a presque deux lieues de diamètre, mais qui n'aura pas cent pieds quand il faudra la quitter. Les Esquimaux construisent des huttes de neige comme celles qu'ils improvisent dans leurs campements du Groënland.

Des phoques, des oiseaux et des ours qui ne peuvent se défier du voisinage de l'homme sont sacrifiés aisément. Une des embarcations est coupée en morceaux pour que ces Robinsons ambulants puissent allumer du feu. La colonie flottante se trouve pendant de longues semaines dans une sorte d'opulence relative, mais on peut dire qu'elle a son épée de Damoclès sous les pieds. La glace descend, descend toujours, et à mesure que l'on s'approche du salut, ô misère et désespoir, le danger devient plus pressant.

Bientôt la banquise donne des signes d'un prochain démembrement. Puis voilà la tempête qui éclate et la banquise est écartelée. Nuit d'angoisses et d'horreurs, nuit funèbre par-dessus toutes dans cette lugubre traversée !

Les hommes ont fait placer les femmes et les enfants dans le canot où se trouvent les provisions. Eux, cramponnés à la glace qui se dérobe, ils se roidissent et retiennent la barque qui porte de si précieux fardeaux.

Lorsque le jour commence à luire, on voit dans le voisinage un glaçon plus robuste. C'est là qu'il faut transporter ce triste et lugubre foyer. Après mille efforts on y aborde. Tout est sauvé... non, tout est perdu. Car on a dû sacrifier les provisions. C'est sur un radeau de la Méduse qu'on est parvenu à se sauver. N'y avait-il pas de quoi désespérer mille fois de la Providence ?

Heureusement un ours, qui croit avoir aperçu des phoques, se présente. Comédiens sublimes, les naufragés entretiennent son erreur. La brute ne s'en aperçoit que trop tard, alors une balle lancée par Hans a percé son crâne épais. Anna, la femme du vainqueur, jeune mère dont le sein commençait à se tarir, reçoit double ration de sang. Elle aura du lait longtemps encore pour l'enfant nouveau-né qu'elle serre sur ses bras et qu'elle n'a point abandonné un seul instant. O merveille de l'amour maternel brûlant sur un glaçon où la louve aurait abandonné ses jumeaux.

C'est seulement le 30 août, après 197 jours de ces horribles épreuves, que devait luire le pavillon étoilé. Le salut vient du steamer *la Tigresse* qui croisait dans les parages que fréquentent les pêcheurs de phoques. C'est le moment que nous avons représenté. On voit les malheureuses épaves vivantes du *Polaris*, on comprend leur anxiété fébrile, leurs signaux désespérés, et l'on entend presque leurs coups de feu.

C'est près de l'île du Loup, à quelques milles de la côte du Labrador, que le plus merveilleux sauvetage des temps modernes s'accomplit.

Les naufragés sont conduits à Saint-Jean, capitale de Terre-Neuve, vingt-deux mois après le banquet du gouverneur. Cette fois c'est toute la ville qui vient à leur rencontre avec un enthousiasme inouï.

Avant qu'ils n'aient touché ces rives hospitalières, le gouvernement des Etats-Unis était prévenu, le télégraphe avait parlé. *Le Herald*, puis *la Tribune*, donnaient les détails que nous avons résumés.

Avec une vivacité qui n'appartenait autrefois qu'à notre nation, et à laquelle nous paraissions avoir malheureusement renoncé, tous les incidents du voyage sont discutés. Les suppositions les plus bizarres sont faites, les théories les plus hardies sont mises en avant ; mais le gouvernement donne ordre de donner aux naufragés tous les secours dont ils ont besoin. Il appelle à Washington le capitaine Tyson et le météorologiste Mayer. En même temps on s'occupe de fréter une expédition nouvelle qui ira à la recherche du *Polaris*, peut-être pour recueillir les débris d'un naufrage, peut-être aussi pour enregistrer de nouveaux succès. Si la France était digne de son antique gloire, elle n'oublierait point dans cette circonstance qu'elle est la patrie de Gustave Lambert et du lieutenant Belot !

W. DE FONVILLE.

## VARIÉTÉS.

Piron, qui venait d'être affreusement sifflé, fit un faux pas en sortant du spectacle. Quelqu'un s'empressa de le soutenir. Au lieu de remercier cet homme secourable, le pauvre auteur, tout entier à son infortune littéraire, lui dit sèchement :

—Parbleu ! monsieur, c'est ma pièce qu'il fallait soutenir et non pas moi.

Un merveilleux, insolent comme un nouveau parvenu, se trouvant à l'Opéra, insulta un brave homme qui se trouvait à côté de lui. La querelle s'étant échauffée, le fat, jonant l'homme d'importance, élève le verbe, et dit :

—Je vous ferai donner cent coups de bâton par mes gens.

—Monsieur, lui répondit l'homme sage, il ne faut pas faire tant de bruit ; je n'ai point de domestiques à mes ordres ; mais, si vous voulez prendre la peine de sortir d'ici, j'aurai l'honneur de vous les donner moi-même.

Le carrossier de M. de Talleyrand attendait depuis longtemps le paiement d'une superbe voiture fournie au ministre des affaires étrangères. Il se présente devant l'Excellence, son mémoire à la main.

—On vous doit, il faut que vous soyez payé, rien de plus juste.

—Ah ! citoyen ministre, quel service !

—Il n'y a pas de service là dedans.

—Que de reconnaissance.

—Vous ne m'en devez pas.

—Vous voulez donc bien me dire que je serai payé ?

—Sans doute.

—Mais quand ?

—Quand ?... Vous êtes bien curieux !

Un officier qui n'avait pas très-bonne opinion de son général, et qui venait de recevoir une blessure mortelle, disait :

—Je voudrais bien vivre une heure de plus pour voir comment cet étourdi se tirera d'affaire.

Paul Jones, mettant ordre à ses affaires et voulant avant tout payer ses dettes, commença par acquitter celles qu'on nomme d'honneur. Un ouvrier, qui était un de ses créanciers, se présenta avec un billet pour être payé de ce qui lui était dû. Jones refusa et dit qu'il n'avait point d'argent.

—Mais, monsieur, ce matin, vous avez soldé cent louis, et il vous en reste encore.

—Oui, répond notre marin ; mais c'était une dette d'honneur.

—Comment ! une dette d'honneur ? répond l'ouvrier.

Aussitôt il jette son billet au feu.

—Eh bien, dit-il, ma dette est actuellement d'honneur.

Paul Jones admira la sagacité de cet artisan et paya sur-le-champ la somme due.

Desessart, acteur du Théâtre-Français, si connu par son talent et l'énormité de son embonpoint, eut une dispute avec son camarade Dugazon.

Ils se rendent aux Champs-Élysées pour vider la querelle. Arrivé sur le champ de bataille, Dugazon eut l'air d'être agité de quelques remords.

—Mon ami, dit-il à Desessart avec son air jovial, décidément je ne puis me battre contre toi ; tout l'avantage est pour moi... tu m'offres une surface si étendue, qu'en vérité... Tiens, laisse-moi égaler la partie....

Alors il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, et il trace un rond sur le ventre de Desessart.